MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 47 (2014), p. 309-326

Brigitte Foulon, Emmanuelle Tixier Du Mesnil

Famille princière et poésie : le cas d'al-Muʿtamid Ibn ʿAbbād (1040-1095)

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

BRIGITTE FOULON, EMMANUELLE TIXIER DU MESNIL*

Famille princière et poésie : le cas d'al-Muʿtamid Ibn ʿAbbād (1040-1095)

RÉSUMÉ

Rares sont les souverains andalous dont la vie se prêta autant à l'élaboration d'un mythe que celle d'al-Muʿtamid Ibn ʿAbbād, dernier roi ʿabbādide de Séville. Ce mythe, forgé et entretenu par les auteurs andalous, repris et amplifié par l'historiographie des XIXe et XXe siècles, repose sur la personnalité de ce prince, grand combattant tout autant qu'excellent poète, mais aussi sur un destin exceptionnel : il fut le plus glorieux des princes andalous du XIe siècle, mais, démis par les Berbères almoravides à la fin du siècle, il finit sa vie miséreux et en exil. Le destin d'al-Muʿtamid serait sans aucun doute beaucoup moins romanesque si ce roi ne s'était pas trouvé, de surcroît, au centre d'une constellation familiale et amicale aussi complexe que fascinante, au sein de laquelle la pratique de l'art poétique joue un rôle fondamental. Nombreux sont les textes qui abordent ses relations ombrageuses avec son père, le terrible al-Muʿtaḍid, sa passion pour celle qu'il fit reine sous le nom d'Iʿtimād, son attachement pour son compagnon et vizir Ibn ʿAmmār et enfin sa tendresse pour ses enfants, qu'il exprima dans ses poésies composées en exil.

Mots-clés : al-Andalus – poésie arabe – al-Muʿtamid Ibn ʿAbbād

* Brigitte Foulon, université de Paris III, bfoulon14@gmail.com
Emmanuelle Tixier du Mesnil, université de Paris Ouest Nanterre, La Défense, edumesnil@u-paris10.fr

AnIsl 47 (2014), p. 309-326 Brigitte Foulon, Emmanuelle Tixier Du Mesnil
Famille princière et poésie : le cas d'al-Muʿtamid Ibn ʿAbbād (1040-1095)
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

♦ **ABSTRACT**

Very few are the Andalusian princes whose lives led to the coining of such a myth as that of al-Muʿtamid Ibn ʿAbbād, last Abbadid king of Sevilla. This myth, forged and kept alive by the Andalusian authors, taken up and enhanced by the 19th and 20th century historiographers, lies in the personality of this prince, a great warrior as well as an excellent poet, but also in his outstanding fate : he was the most glorious Andalusian prince of the 11th century, but, dismissed from his duties by the Almoravid Berbers, he ended up his life, destitute and in exile. Al-Muʿtamid Ibn ʿAbbād's fate would no doubt be far less romantic had he not spent his life in the bosom of a family and friendly circle, which was both complex and fascinating and where the art and practice of poetry played a prominent part. Many are the texts that tackle his prickly relationship with his father, the great al-Muʿtaḍid, his passion for the lady he made queen under the name of Iʿtimād, his affection for his companion and vizir, Ibn ʿAmmār, and to finish, the tenderness for his children he expressed in the poems he composed when he was in exile.

Key words: al-Andalus – Arabic poetry – al-Muʿtamid Ibn ʿAbbād

* * *

Amour, gloire, beauté… et déchéance. Le portrait d'al-Muʿtamid Ibn ʿAbbād nécessite l'ajout de ce dernier terme à la trilogie bien connue car lui seul permet de rendre compte au mieux du destin tragique de celui qui fut le plus célèbre des princes andalous. Outre le fait qu'il fut l'un des meilleurs poètes de son temps, c'est certainement ce retournement de la fortune qui explique qu'il est plus connu des littéraires que des historiens. À part Reinhard Dozy, au milieu du XIX^e^ siècle, qui voyait en lui le parangon des princes andalous et le pivot de son histoire de la Péninsule, les historiens se sont depuis contentés d'insérer sa geste dans la trame compliquée de l'histoire du XI^e^ siècle. Dans l'article de l'*Encyclopédie de l'islam* qui lui est consacré, Évariste Lévi-Provençal fait un portrait assez plat du prince, évacuant très vite les éléments qualifiés de romanesques pour aller à l'essentiel : le rôle qu'il occupa au cours des épisodes de la Reconquista qui l'opposèrent à Alphonse VI de Castille. Un paragraphe cependant, à la fin de la notice, est consacré à son activité poétique. C'est pourtant par ce biais que nous avons décidé de l'aborder, peut-être pour essayer d'apporter un éclairage nouveau sur ce personnage exceptionnel. Mais aussi parce que les sources poétiques font partie intégrante des documents qui permettent l'écriture de l'histoire. La situation politique qui prévalait à Séville à la fin du XI^e^ siècle y est tout aussi finement retranscrite que dans des notices biographiques ou des traités de géographie. Al-Muʿtamid Ibn ʿAbbād n'est cependant pas un héros isolé et son destin est indissociable d'une constellation familiale et amicale aussi complexe que fascinante. Nombreux sont les textes qui abordent les relations ombrageuses avec son père, le terrible al-Muʿtaḍid, son attachement pour son compagnon et vizir Ibn ʿAmmār, sa passion pour celle qu'il fit reine sous le nom d'Iʿtimād, son amitié sans faille pour le poète Ibn Labbāna, et enfin, sa tendresse pour ses enfants, qu'il exprima

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

dans ses poésies composées en exil. Ce sont les différents éléments qui constituent cette constellation que nous allons tour à tour évoquer, en mettant cependant l'accent sur les rapports tout à la fois politiques et poétiques qui lièrent le père et le fils.

Le père et le fils, deux figures antinomiques

Al-Muʿtamid Ibn ʿAbbād naquit en 431 ou 432 (1040) au sein de la famille princière qui dirigeait Séville depuis deux générations. Son père était le féroce al-Muʿtaḍid, premier véritable souverain de la dynastie ʿabbādide, laquelle s'était imposée à la tête de la principauté de Séville à la faveur de la *fitna* qui vit sombrer le califat omeyyade de Cordoue, dans les premières décennies du XI^e^ siècle. Séville était alors la seconde ville d'al-Andalus par son importance démographique et politique après Cordoue, la capitale du califat, ruinée à l'issue du terrible siège que lui firent subir les Berbères en 1010-1013. L'unité du territoire ayant fait long feu, une vingtaine de principautés, les Taïfas, se disputèrent villes et provinces. Au début des années 1020 s'imposa à la tête de Séville un triumvirat, sorte de conseil viziral, dont la figure dominante était le cadi Muḥammad ibn ʿAbbād. L'essentiel de son activité fut de protéger la ville des convoitises des différents prétendants au califat, quitte à proposer de manière fort originale un candidat : en 1035, le cadi prétendit avoir retrouvé l'Omeyyade Hišām al-Muʾayyad, pourtant disparu en 1013 dans les tourmentes de la *fitna*. Il s'agissait en fait d'un sosie dont peu de gens furent dupes mais qui avait l'avantage de déléguer le pouvoir au cadi, assurant ainsi la légitimité de ce dernier. Le second gouvernant ʿabbādide, fils du cadi, fut ʿAbbād ibn Muḥammad ibn ʿAbbād (433-461/1041-1042 à 1068-1069) qui prit, contrairement à son père, un *laqab*, celui d'al-Muʿtaḍid bi-Llāh [1]. Le souverain sévillan déploya un zèle féroce pour consolider son royaume ; il repoussa considérablement les limites de la principauté de Séville, absorbant les Taïfas voisines qui ne pouvaient se défendre. Il annexa ainsi, dans le Gharb, Mertola, Huelva-Saltès, Niebla et Silves ; ce fut ensuite le tour des petits émirats berbères de Moron, Ronda, Carmona, Arcos, au cours de la décennie 1060. L'ambition d'al-Muʿtaḍid ne se borna pas à ces prises; il entendait devenir le maître de tout le Sud de la Péninsule, ce qui le fit s'attaquer à Cordoue, disputée au souverain de Tolède. Il mourut néanmoins avant d'avoir pris la ville, en 461/1069. C'est à son fils, al-Muʿtamid, notre héros, que revint cette prise glorieuse, à la fin de la même année.

Dans sa *Ḏaḫīra*, Ibn Bassām (m. 542/1147) consacre une notice à chacun des ʿAbbādides ayant occupé le pouvoir à Séville : le cadi Abū al-Qāsim Muḥammad b. ʿAbbād [2], le fondateur de la dynastie, puis son fils al-Muʿtaḍid [3], qui lui succède en 433/1041, et enfin al-Muʿtamid, qui accède au trône en 461/1069 [4]. Néanmoins, ce sont les deux derniers qui retiennent davantage l'attention de l'anthologue. Il apparaît clairement qu'Ibn Bassām, à travers les pages dédiées

1. Ce *laqab* avait été porté par le seizième calife abbasside, Aḥmad b. Abī Aḥmad b. al-Mutawwakil al-Muʿtaḍid bi-Llāh (279-289/892-902). Ce calife avait déployé des efforts considérables pour consolider l'Empire.
2. Ibn Bassām, *al-Ḏaḫīra* II/1, p. 13-23.
3. *Ibid.*, p. 23-41.
4. *Ibid.*, p. 41-81.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

à al-Muʿtaḍid et al-Muʿtamid, élabore deux figures antinomiques du prince et qu'il oppose délibérément le père et le fils. Le discours tenu sur al-Muʿtaḍid, qu'il émane d'Ibn Bassām lui-même ou de l'une de ses sources majeures, l'historien Ibn Ḥayyān, est particulièrement négatif. Ainsi, dans les quelques lignes de présentation générale du personnage que nous livre le premier, le terme de *ǧabbār* (« tyran ») n'intervient pas moins de trois fois. L'anthologue présente l'homme comme le « *pivot de la* fitna *broyeuse d'hommes* » (« *quṭb raḥā al-fitna* »), comme « *celui auquel rien ne peut résister et auquel personne, proche ou lointain, ne peut échapper*[5] », un « *tyran [capable] de consolider les affaires tout en étant lui-même détraqué*[6] », un « *lion [capable] de [leur] briser les os du cou, alors qu'il est tapi*[7] », « *se jetant avec une fureur aveugle sur ses ennemis et dont tout homme avisé se gardait*[8] », un « *tyran inspirant la plus grande défiance aux braves*[9] ». Après avoir rappelé que son règne fut inauguré par l'assassinat de son vizir Ḥabīb, l'auteur le décrit comme « *un des plus grands tyrans que le monde ait connus*[10] », « *décrié par tous ceux qui vinrent après lui*[11] » (…) ; « *la guerre qu'il menait était un poison agissant instantanément, une flèche ne manquant jamais sa cible, tandis que la paix [qu'il proclamait] était un état tout aussi détestable et n'apportait aucune sécurité.*[12] »

Ibn Ḥayyān n'est guère plus tendre avec al-Muʿtaḍid, le décrivant comme : « *Lion parmi les rois, flamme de la* fitna*, il fut celui qui [sut] laver l'ignominie et accomplir ses désirs de vengeance, des nouvelles extraordinaires coururent à son sujet, il fut le responsable d'événements abominables, de conflits dévastateurs, il afficha des ambitions élevées et fut l'homme des assauts orgueilleux.*[13] » On sent dans ces lignes tout à la fois l'horreur inspirée par les excès commis et l'admiration ressentie devant la puissance de ce règne.

> « *Au fil du temps,* ajoute Ibn Ḥayyān, *on lui prêta, à propos de son extrême cruauté, de sa [propension à] franchir les limites, du zèle déployé à infliger des châtiments exemplaires, de sa suspicion et de son non-respect de la protection qu'il accordait, des histoires abominables, dont la véracité, la plupart du temps, ne fut pas démontrée (…) Néanmoins, même si l'on ne peut le tenir responsable de tous ces crimes, il est impossible de l'innocenter de ses assauts de violence effroyables et de son extrême cruauté, ainsi que de sa tendance à soupçonner tout un chacun de lui manquer d'obéissance.*[14] »

5. *Ibid.*, p. 24.
6. *Ibid.* : « *ǧabbār abrama al-umūr wa-huwa mutanāqiḍ.* »
7. *Ibid.* : « *asad farasa al-ṭulā wa-huwa rābiḍ.* »
8. *Ibid.*
9. *Ibid.* : « *wa-ǧabbār lā-ta'manuhu al-kumāt.* »
10. *Ibid.* : « *ǧabbār min ǧabābirat al-anām.* »
11. *Ibid.*
12. *Ibid.* « *ḥarbuhu samm lā-yubṭi'u wa-sahm lā yuḫṭi'u, wa-silmuhu šarr ġayr ma'mūn.* »
13. *Ibid.* « *asad al-mulūk, wa-šihāb al-fitna, wa-rāḥiḍ al-ʿār, wa-mudrik al-awtār, wa ḏū al-anbā' al-badīʿa, wa-l-ḥawādiṯ al-šanīʿa, wa-l-waqā'iʿ al-mubīra, wa-l-himam al-ʿaliyya wa-l-saṭwa al-abiyya.* »
14. *Ibid.*, p. 25 : « *fa-laqad ḥumila ʿalayhi ʿalā marr al-ayyām, fī bāb farṭ al-qaswa wa-taǧāwuz al-ḥudūd, wa-l-iblāġ fī al-muṭla wa-l-aḫḏ bi-l-ẓinna, wa-l-iḫfār li-l-ḏimma, ḥikāyāt šanīʿa lam yabdu fī-akṯarihā li-l-ʿālim bi-ṣidqihā dalīlun yaqūmu ʿalayhā (…), wa-mahmā bari'a min maǧabbatihā, fa-lam yabra' min faẓāʿat al-saṭwa wa-šiddat al-qaswa, wa-sū' al-ittihām ʿalā al-ṭāʿa.* ».

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

L'anecdote illustrant peut-être le mieux la cruauté prêtée à al-Muʿtaḍid est celle qui traite du « jardin des têtes » (« *ḥadīqat al-ruʾūs* »), dans lequel le roi exposait les têtes de ses ennemis ; il aimait le soir contempler l'arbre où pendaient ces horribles fruits. Le montrer à ses proches ou à ses hôtes d'un soir lui permettait d'entretenir la crainte et l'obéissance. Il conservait même dans un coffre fermé qui ne fut découvert qu'après la chute de son fils les têtes embaumées de ses plus illustres ennemis [15].

Contrairement à ce qui était le cas pour al-Muʿtaḍid, Ibn Bassām ne se fait guère l'écho de l'activité politique d'al-Muʿtamid, insistant bien davantage sur ses talents poétiques [16]. Al-Muʿtamid fut pourtant, comme son père en son temps, le plus puissant des princes des Taïfas. Parvenu au pouvoir en 1069, à la mort d'al- Muʿtaḍid, il régna sur la principauté de Séville, élargie par son père à une vaste région du Sud de la Péninsule, jusqu'en 1091. Guerroyant sans cesse, déployant à maintes reprises des talents de négociateur, il est présenté par de nombreuses sources comme courageux tout autant qu'intelligent. Al-Andalus cependant vit en cette seconde moitié du XI^e^ siècle une inversion du rapport des forces avec les royaumes chrétiens du Nord. Ceux-ci prélevèrent dès les années 1030-1040 sur les États musulmans divisés des tributs, les *parias*, pour prix de leur intervention ou de leur neutralité dans les conflits entre roitelets andalous. Dès les années 1060, ces mêmes États chrétiens prirent des villes : Coïmbra en 1064, et surtout Tolède en 1085. Al-Muʿtamid de Séville ne démérita pas particulièrement dans ce jeu de dupes qui caractérisait l'arène politique péninsulaire. Il fut tour à tour, au gré des revirements qui caractérisèrent cette histoire, capable de nouer des alliances, mais aussi de s'opposer aux demandes sans cesse plus insolentes d'Alphonse VI de Castille, à l'instar de celle formulée vers 1085 dans laquelle le souverain chrétien demandait à al-Muʿtamid, outre l'énorme somme d'argent habituelle, la possibilité pour sa femme d'accoucher dans la grande-mosquée de Cordoue ! La réponse fut des plus directes : le roi sévillan écrasa un écritoire sur le crâne de l'ambassadeur d'Alphonse VI, le tuant sur le champ. Al-Muʿtamid, contraint dès lors de résister au chrétien sans en avoir les forces, fut obligé, en accord avec d'autres princes andalous dont le célèbre ʿAbd Allāh de Grenade, de solliciter l'aide des Berbères almoravides qui venaient d'unifier sous leur pouvoir la partie Ouest du Maghreb. Al-Ḥimyarī, géographe très postérieur aux événements (il meurt probablement au début du XIV^e^ siècle) mais compilateur averti, relate la réaction des princes andalous :

> *« Certains écrivirent à Ibn ʿAbbād, d'autres vinrent lui parler de vive voix pour le mettre en garde contre les conséquences malheureuses qui pourraient résulter de son projet, et ils lui dirent : « L'exercice de la royauté se traduit toujours par des résultats plus négatifs que positifs, et deux épées ne sauraient être réunies dans un même fourreau ! » À quoi Ibn ʿAbbād fit cette réponse devenue proverbiale : « Mieux vaut mener paître des chameaux que mener paître des pourceaux ! », voulant dire par là qu'être dépossédé par Ibn Tāšfīn, et devenu son prisonnier, faire paître ses chameaux au Sahara, lui paraissait un sort*

15. *Ibid.*, p. 27-28.
16. *Ibid.*, p. 41-42.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

préférable à celui qui l'attendrait, une fois mis en déroute par Alphonse, tombé captif entre ses mains et réduit à faire paître ses pourceaux en Castille. Il était de plus réputé pour le soin réfléchi avec lequel il pesait ses décisions.[17]»

C'était effectivement prémonitoire : les Berbères almoravides, commandés par Yūsuf Ibn Tāšfīn, vinrent une première fois dans la Péninsule en 1086 et infligèrent à Alphonse VI, avec l'aide d'al-Muʿtamid, la retentissante défaite de Zallāqa. Après plusieurs campagnes en al-Andalus et sur l'avis de jurisconsultes andalous et orientaux, dont le grand al-Ġazālī, Yūsuf Ibn Tāšfīn décida en 1090 qu'il était licite de démettre les souverains andalous, taxés de compromission avec les pouvoirs chrétiens. À l'issue d'un an de résistance (1090-1091), al-Muʿtamid dut capituler en septembre 1091. « Al-Muʿtamid et sa famille furent déportés après qu'on leur eut enlevé toutes leurs richesses, dont ils ne purent rien emporter, si ce n'est une mule chargée de vivres. Ils montèrent sur un navire et furent débarqués de l'autre côté du Détroit, comme dans un tombeau.[18] »

L'essentiel de la notice d'Ibn Bassām est axé sur les jours précédant la destitution du souverain sévillan[19] et sur son séjour en exil à Aġmāt[20], l'auteur citant non seulement les compositions du roi lui-même durant sa traversée de cette épreuve, mais aussi celles de ses poètes favoris. La figure du père, roi violent et intransigeant, mais volant de victoire en victoire sur ses ennemis, s'oppose ainsi à la figure du fils, courant, lui, à sa perte, roi malheureux, héros tragique de sa propre vie, telles les deux faces d'une même monnaie.

Une continuité dynastique et poétique

Le père et le fils se rapprochent néanmoins sur plusieurs autres plans, dont un, essentiel et constitutif de l'identité ʿabbādide : ils partagent le talent dans l'art poétique. Cet attribut semble d'ailleurs constituer un trait commun à tous les hommes de la lignée puisqu'il est partagé également par le grand-père, le cadi Abū al-Qāsim et par certains fils d'al-Muʿtamid. Leurs relations mêmes sont, dans certaines situations, indissociables de l'expression poétique ; il existe ainsi un scénario de la répétition qui affecte les relations entre pères et fils, et qui se caractérise par la composition de nombreux poèmes d'excuse adressés par les fils à leur père.

Parmi tous les genres abordés par la poésie arabe, celui des poèmes « d'excuse », dénommés en arabe « *iʿtiḏāriyyāt* », pour demeurer assez marginal par rapport, par exemple, au panégyrique ou à la satire, n'en est pas moins un genre cultivé depuis la période préislamique, et qui a offert à la tradition poétique arabe quelques-uns de ses plus beaux fleurons. Al-Nābiġa al-Ḏubyānī[21], poète

17. Lévi-Provençal, *La Péninsule ibérique*, texte arabe p. 84-86 ; trad. p. 104-106. Al-Ḥimyarī reprend le texte d'Ibn ʿIḏārī, tel que présenté dans son *Bayān* IV, voir en particulier les p. 114-121.
18. Abū Muḥammad ʿAbd al-Wāḥid al-Marrūkušī, *Kitāb al-Muʿǧib*, édité par Dozy, *The History of the Almohades*, p. 98 à 101 ; trad. espagnole p. 110-113.
19. *Ibid.*, p. 52-57.
20. *Ibid.*, p. 57-81.
21. Il vécut au VI^e^ siècle apr. J.C.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

qui fréquenta les cours des Ġassānides [22] et des Laḫmides [23], lui donna ses lettres de noblesse, et l'ode dans laquelle il tente d'apaiser le courroux du roi d'al-Ḥīra, al-Nuʿmān b. Munḏir [24], figure parmi les plus célèbres de la poésie archaïque, et même comptée par certains transmetteurs au nombre des *Muʿallaqāt*.

On pense également au célèbre poème surnommé « *Burda* [25] », adressé par Kaʿb b. Zuhayr [26] au Prophète. Le poète, peu séduit par la nouvelle religion, avait composé une violente satire à l'adresse de Muḥammad et se trouvait en danger de mort, verser son sang ayant été déclaré « licite » par le Prophète. Dès lors, il n'avait d'autre choix que de tenter de faire amende honorable auprès du nouvel homme fort de Médine. Il composa donc cette ode, commençant par « *Bānat Suʿādu…* » et vint la déclamer devant le prophète lui-même, le visage voilé. Il semble que ce poème lui ait permis d'échapper à la mort. Dans ces cas, le poème d'*iʿtiḏār* représente un enjeu très important, puisqu'il constitue une monnaie d'échange contre la vie sauve, contre une « rédemption », comme l'a bien montré Susanne Pinckney Stetkevych [27] à propos de la *Burda* de Kaʿb.

Al-Muʿtaḍid, déjà, avait composé un poème d'excuse pour son propre père [28], qui débutait par le vers suivant :

> *Je me suis efforcé de t'obéir, tant en mon for intérieur qu'à la face du monde, mais je n'ai récolté, en guise de récompense, que tes blâmes* [29].

C'est également par un poème d'excuse adressé à son père qu'al-Muʿtamid fut propulsé au devant de la scène. L'obtention du pardon paternel était d'autant plus nécessaire qu'al-Muʿtaḍid avait déjà fait exécuter son fils et héritier Ismāʿīl, un frère aîné du futur al-Muʿtamid, en 450/1058, peut-être en raison d'une trahison lors d'une expédition menée contre Cordoue [30].

22. Dynastie arabe préislamique, alliée de Byzance. Voir Shahid, «Ghassān».

23. Dynastie arabe préislamique qui régna trois siècles environ, de 300 à 600 de J.-C. environ. Rois semi-indépendants et clients des Sassanides, ils constituent la force dominante dans l'histoire politique, militaire et culturelle des Arabes pendant les trois siècles qui ont précédé la naissance de l'Islam. Voir Shahid, « Lakhmids ».

24. Al-Nuʿmān b. al-Munḏir : dernier roi laḫmide d'al-Ḥīra. Son règne (vers 580-602 de J.-C.) est le plus mémorable après celui de son grand-père al-Munḏir III (m. 554). Voir Shahid, « al-Nuʿman (III) b. al-Mundhir ».

25. Ce nom, qui signifie « manteau », est une allusion à la tradition selon laquelle le Prophète aurait offert au poète son manteau après avoir entendu ce poème et lui avoir pardonné.

26. Voir Basset, «Kaʿb b. Zuhayr».

27. Pinckney Stetkevych, « Pre-Islamic Panegyric », p. 1-57.

28. Ibn Bassām, *al-Ḏaḫīra* II/1, p. 31, et Ibn al-Abbār, *al-Ḥulla al-Siyarā* II, p. 46 : 15 vers.

29. Vers 1 : « *Aṭaʿtuka fī sirrī wa-ǧahriya ǧāhidan fa-lam yaku lī illā l-malāma ṯawābū.* » Nous ignorons malheureusement dans quelles circonstances il fut composé.

30. Ibn Bassām, *al-Ḏaḫīra* II/1, p. 50. C'est le seul passage où Ibn Bassām fait allusion à ce meurtre. Voir Benabdesselem, *La vie littéraire*, p. 177-178, qui indique que les motifs de ce désaccord entre le père et le fils sont très mal connus. Le *Bayān* a conservé un récit sur cet événement (Ibn ʿIḏārī, *al-Bayān* III, p. 245-248). Il y avait de glorieux précédents dans l'histoire andalouse puisque tant le premier calife omeyyade de Cordoue, ʿAbd al-Rahmān III, que le *ḥāǧib* Ibn Abī ʿĀmir al-Manṣūr, à l'extrême fin du x^e^ siècle, sont réputés avoir tué un de leurs fils de leurs propres mains.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Cette exécution fut pour beaucoup dans la réputation sulfureuse du roi. Il semble pourtant que ces événements aient profondément affecté le souverain, si l'on en croit le récit rapporté par Ibn ʿIḏārī :

> « *Lorsque les vizirs entrèrent chez al-Muʿtaḍid trois jours après la mort de son fils, le visage du roi était si sombre, que tous auraient souhaité ne jamais avoir été témoins de ce spectacle, et qu'ils furent incapables de le saluer et de lui adresser la parole.* [31] »

On comprend d'autant mieux la terreur dont devait être saisi le second fils, Muḥammad, et l'empressement avec lequel il composa ce poème d'excuse dans les circonstances suivantes : en 458/1066, al-Muʿtaḍid avait envoyé en expédition ses deux fils, Muḥammad et Ǧābir, dans le but de secourir des troupes de Malaga qui s'étaient soulevées contre la domination en cette ville du prince ziride de Grenade, Bādīs. Ce dernier écrasa les troupes sévillanes, infligeant une retentissante défaite au jeune prince ʿabbādide. Selon Ibn ʿIḏārī, al-Muʿtamid ne dut d'échapper à la colère de son père qu'à son talent poétique. Quatre notices biographiques d'al-Muʿtamid sur sept traitent de l'épisode de Malaga : il s'agit de celles des *Qalā'id* d'al-Fatḥ Ibn Ḫāqān [32], de la *Ḏaḫīra* d'Ibn Bassām [33], du *Bayān* d'Ibn ʿIḏārī [34] et de la *Ḥulla* d'Ibn al-Abbār [35]. Le prince aurait composé en ces circonstances deux poèmes d'excuse, dont les auteurs font grand cas, notamment parce que ces poèmes renforcent le lien généalogique établi par l'ensemble des biographes entre la dynastie sévillane et celle des Laḫmides d'al-Ḥīra. Le fait que l'auteur du *Bayān* cite un poème d'excuse d'al-Muʿtamid n'est pas anodin, car cet ouvrage historiographique inclut très peu de textes poétiques. Cela confirme que ce poème semble avoir été doté d'un statut singulier dépassant sa seule valeur littéraire. Ibn ʿIḏārī conclut son récit en mentionnant que, à la réception de ce poème, al-Muʿtaḍid accorda son pardon à ses deux fils et les rappela à lui.

Dans la *Ḥulla*, le traitement de l'épisode est cette fois fort différent, puisqu'il intervient dans la partie de la notice d'al-Muʿtamid consacrée au talent poétique hors norme du prince. Dans ce cadre, l'un des poèmes d'excuse est convoqué pour témoigner de ce talent [36]. Il est introduit par une courte présentation [37], qui insiste sur la responsabilité du prince, clairement accusé

31. Ibn ʿIḏārī, *al-Bayān* III, p. 245.

32. Ibn Ḫāqān, *Qalā'id*, p. 20-22, Ibn Ḫāqān cite d'abord deux vers du premier poème d'excuse [mètre *basīṭ maǧzū'*] (les vers 1 et 3, sur un total de cinq vers), qui se trouve aussi dans le *Dīwān* d'al-Muʿtamid, p. 33. Puis il cite onze vers de l'autre poème, qui en comprend 40 [mètre *basīṭ*], donné dans le *Dīwān*, p. 36-38.

33. Ibn Bassām, *al-Ḏaḫīra* II/1, p. 4-50 Seul l'un des deux poèmes est retenu par Ibn Bassām.

34. Ibn ʿIḏārī, *al-Bayān* III, p. 273-275. Le récit de l'épisode prend place dans un chapitre nommé : *Ḏikr duḫūl al-ẓāfir Muḥammad b. ʿAbbād Mālaqatan wa-ḫurūǧihi maflūlan minhā baʿda taqalluṣ al-ẓilāl al-ḥammūdiyya al-ḥassaniyya ʿanhā*. (« Comment Muḥammad b. ʿAbbād après être entré triomphalement à Malaga, à la suite de l'effondrement du pouvoir des Hammudites, fut contraint de s'en retirer, défait. »). Un seul poème est là aussi retenu.

35. Ibn al-Abbār, *al-Ḥulla al-Siyarā* II, p. 56-59. Il présente des extraits des deux poèmes.

36. *Ibid*, p. 56-58. L'autre fragment poétique, composé pour se faire pardonner de son père après cette défaite, est cité à la fin du commentaire sur le premier poème, mais ne fait l'objet d'aucun commentaire (p. 59, cinq vers).

37. « *Voici un poème qu'il composa pour amadouer son père al-Muʿtaḍid, lorsqu'il fit preuve de négligence dans l'affaire de Malaga et que, ses compagnons l'ayant abandonné, il en fut chassé et dut se réfugier à Ronda où*

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

de négligence. Le poème, quant à lui, est présenté dans une version beaucoup plus longue que celles figurant dans les *Qalā'id* et la *Ḏaḫīra*[38]. Mais, surtout, il est suivi par une anecdote très intéressante, que cette notice est la seule à présenter[39]. Ibn al-Abbār s'appuie sur le témoignage d'Ibn al-Labbāna, ce qui pose d'ailleurs un problème souligné par l'éditeur de l'ouvrage : en effet, le contexte du *ḫabar* semble indiquer que les faits rapportés ne peuvent avoir eu lieu que longtemps après la fin du règne des ʿAbbādides. Voici donc ce que nous dit cette anecdote : un Sévillan qui avait mémorisé ce poème se serait rendu chez des Arabes (Bédouins) vivant dans une contrée lointaine (*ilā aqṣā ḫayy fī al-ʿArab*). Une nuit, lors d'une soirée sous la tente, il se serait remémoré le faste de la dynastie ʿabbādide[40] et aurait déclamé ce poème dans les règles de l'art. Le chef de la tribu, sous le charme, se serait alors enquis du nom de l'auteur de ce texte. Le visiteur lui aurait révélé qu'il s'agissait de l'un des rois d'al-Andalus connu sous le nom d'Ibn ʿAbbād[41]. Le *sayyid* aurait déclaré que ce roi avait sans doute disposé de peu de temps pour les affaires de l'État, une poésie d'une telle qualité ne pouvant être l'œuvre d'un homme ayant d'autres occupations[42]. Le Sévillan l'ayant démenti, en évoquant l'importance du rôle politique du roi, le bédouin, étonné, aurait demandé des informations sur la généalogie de ce roi. L'homme aurait alors révélé l'origine arabe et laḫmide d'al-Muʿtamid[43]. Ivres de fierté, les Bédouins auraient alors manifesté bruyamment leur joie et offert à leur hôte de nombreux chameaux.

Ibn Bassām, dans la *Ḏaḫīra*, classe ce poème dans une rubrique intitulée : « *Fragments extraits des poèmes protocolaires composés dans le style des poèmes adressés à des intimes.*[44] » Ce titre rend compte d'un brouillage entre la sphère des *sulṭāniyyāt*, qui est celle des échanges protocolaires et officiels, et la sphère des *iḫwāniyyāt*, qui est celle des échanges amicaux et intimes. Pourtant, on s'attendrait plutôt à trouver, en ce qui concerne le texte qui nous intéresse, la formulation inverse, à savoir que ce poème soit présenté comme appartenant aux *iḫwāniyyāt*, puisque adressé à son père, mais conçu dans le style solennel et pompeux des *sulṭāniyyāt*. Ibn Bassām présente trois passages de ce poème, qui réunissent 13 vers. C'est un peu plus que la version des *Qalā'id* qui, comportant 11 vers, ne recoupe que partiellement celle d'Ibn Bassām[45]. Or, dans

il séjourna quelque temps menacé par la colère de son père. » (*Wa-lahu yastaʿṭifu abāhu al-Muʿtaḍid, lammā farraṭa fī amri Mālaqa wa-ḫazalahu aṣḥābuhu fa-uḫriğa minhā wa-laǧa'a ilā Rundā fa-aqāma bihā muddatan taḥta mawǧidat abīhi.* »).

38. 35 vers sont cités dans cette version.

39. *Ibid.*, p. 58-59.

40. *Ibid.* : « *taḍakkara al-dawla al-ʿabbādiyya wa-rawnaqahā.* »

41. *Ibid.* : « *huwa li-malik min mulūk al-Andalus yuʿrafu bi-bni ʿAbbād.* »

42. *Ibid.* : « *fa-miṯlu hāḏā al-šiʿr lā yaqūluhu man šuġila bi-šay'in dūnahu.* »

43. *Ibid.* : « *huwa fī al-ṣamīm min Laḫm wa-l-ḍu'āba min Yaʿrub.* »

44. *Ibid.*, p. 46. « *Mā aḫraǧtuhu min maqṭūʿātihi al-sulṭāniyya allatī aǧrāhā maǧrā al-iḫwāniyyāt* ».

45. Ibn Ḫāqān, *Qalā'id*, p. 21 : il s'agit des vers 1, 3-4, 14, 16 à 21, 23.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

le *Dīwān* d'al-Muʿtamid, le même poème renferme 40 vers [46]. C'est cette dernière version, la plus longue, que nous allons examiner, et dont voici le début [47] :

Calme ton cœur et ne laisse pas les sombres pensées prendre le dessus sur toi ! En quoi tristesse et frayeur pourraient-elles t'aider ?

Tiens en respect tes paupières, ne les autorise pas à verser des larmes, et supporte [la situation] avec patience, comme tu as toujours su le faire dans les épreuves ;

Si un arrêt du destin a fait obstacle à la réalisation de ton dessein, sache que rien ne peut contrecarrer la volonté divine ;

Si, pour une fois, le destin t'a déçu, [pense à] tous les combats que tu as menés et remportés !

Et si tu demeures interdit par le crime que tu as commis, [sache que] dans ces ténèbres resplendit une pleine lune : les excuses [que tu vas présenter].

Notons d'abord qu'aucune allusion explicite n'est faite dans le poème aux circonstances l'ayant dicté, puisque ni Malaga, ni les Zirides ne sont nommés. En revanche, et comme le veut la règle du *madīḥ*, al-Muʿtaḍid est nommé explicitement [48], mais ce vers n'est cité ni par Ibn Bassām, ni par Ibn Ḫāqān. Conformément à la tradition des poèmes d'*iʿtiḏār* que nous avons évoquée plus haut, une partie du texte est axée sur le panégyrique du père/roi [49]. Ainsi, al-Muʿtamid gratifie son père du titre de *humām* (« *héros, homme magnanime, brave et généreux* ») [50], puis, dans le vers 11, de celui de *samayḏaʿ*, terme qui, selon les commentateurs, signifie « *al-sayyid al-karīm al-šarīf al-saḫī al-muwaṭṭaʾ al-aknāf al-šuǧāʿ* », réunissant donc, dans un seul vocable, toutes les vertus arabes traditionnelles, à savoir : la noblesse d'âme, la générosité, le courage et la douceur de caractère. C'est ensuite à la main du souverain d'être évoquée : elle inspire la plus grande crainte, au point de ressembler à une roche, mais sait, dans le même

46. Al-Muʿtamid, *Dīwān*, p. 36-40. Les vers présentés dans Ibn Bassām, *al-Ḏaḫīra* II/1, correspondent, dans le *Dīwān*, aux vers : 1, 3 à 5, 13, 16-17, 20-21, 26 à 30.

47. « *Sakkin fuʾādaka lā taḍhab bika l-fikaru — māḍā yuʿīdu ʿalayka l-baṭṭu wa-l-ḥaḍarū*
Wa-zǧur ǧufūnaka lā tarḍa l-bukāʾa lahā — wa-ṣbir fa-qad kunta ʿinda l-ḥaṭbi taṣṭabirū
Wa-in yakun qadarun qad ʿāqa ʿan waṭarin — fa-lā maradda li-mā yaʾtī bihi l-qadarū
Wa-in takun ḥaybatun fī d-dahri wāḥidatun — fa-kam ġazawta wa-min ašyāʿika ẓ-ẓafarū
In kunta fī ḥayratin min ǧurmi muǧtarimin — fa-inna ʿuḏraka fī ẓalmāʾihā qamarū. »

48. V. 7 : « *Fawwiḍ ilā-llāhi fī-mā anta ḫāʾifuhu — wa-ṯiq bi-Muʿtaḍidin bi-llāhi yaġtafiru.* » (« *Confie ce que tu crains à Dieu, et accorde ta confiance en la clémence d'al-Muʿtaḍid bi-llāh* »).

49. Il s'agit des vers 11 à 15. Ce passage ne figure dans aucune des deux anthologies non plus.

50. V. 10 : « *… man miṯlu l-humāmi Abī — ʿAmrin, – abīka –, lahu maǧdun wa-muftaḫarū.* »

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

temps, se montrer généreuse[51]. Le roi est ensuite assimilé à un « *lion tuant les chevaliers comme des proies*[52] » et à un « *chevalier dont les accès de fureur sont craints par les héros*[53] ».

Tout au long du poème, al-Muʿtamid plaide non coupable[54]. Il n'exprime aucun sentiment de repentance, et ne reconnaît aucune responsabilité dans le fiasco qu'il a subi : comme toujours, c'est le *qadar*, le destin, qui est incriminé :

Si un arrêt du destin a fait obstacle à la réalisation de ton dessein, sache que rien ne peut contrecarrer la volonté divine[55].

Le prince relativise la gravité de son échec, en opposant l'issue défavorable de cette campagne avec toutes les autres victoires qu'il a engrangées, valorisation qui relève nettement du *faḫr* (jactance)[56]. Bien plus, il rejette la faute sur les Berbères (dénommés « *qawm* »), qui, en quatre vers[57], sont l'objet d'une attaque violente. De ces quatre vers, fait notable, seul le premier figure dans les deux anthologies :

La faute n'incombe qu'à un groupe plein de vices, envers lesquels tu demeures loyal alors qu'ils trahissent[58].

Des personnes dont le conseil n'est que perfidie, qui [affirment] t'aimer alors qu'en réalité ils te haïssent, et dont la gestion des biens qui leur sont confiés, loin d'être utile, s'avère calamiteuse ;

La haine s'entend dans les paroles qu'ils t'adressent, et l'animosité perce dans les regards qu'ils te lancent ;

Si de leurs propos émane un souffle qui te brûle le cœur, c'est qu'il s'agit là d'étincelles entretenues par le feu de la haine[59].

51. V. 12 : « *Lahu yadun kullu ǧabbārin yuqabbiluhā law lā nadāhā la-qulnā innahā l-ḥaǧarū.* » (« *Tous les puissants viennent lui baiser la main qui, n'était sa générosité, pourrait être décrite comme une roche* »). C'est encore là un cliché des panégyriques.

52. V. 13 : « *Yā ḍayǧaman yaqtulu l-fursāna muftarisan* ».

53. V. 14 : « *wa-fārisan taḥḍaru l-abṭālu ṣawlatahu* ». Le vers 15 insiste quant à lui sur la magnanimité du roi :

« *huwa llaḏī lam tašim yumnākā ṣafḥatahu illā ta'tī murādun wa-nqaḍā waṭarū.* » (« *À peine ta main droite l'a-t-elle touché, que ta requête est satisfaite et tes besoins comblés* ».

54. V. 20, lui aussi présent dans les deux notices que nous examinons :

« *Lam ya'ti ʿabduka ḏanban yastaḥiqqu bihi ʿatban wa-hā huwa qad nādāka yaʿtaḏiru.* » (« *Ton esclave n'a commis aucune faute méritant ton châtiment…* »).

55. V. 3, qui, lui, figure aussi bien chez Ibn Bassām que chez Ibn Ḫāqān :

« *Wa-in yakun qadarun qad ʿāqa ʿan waṭarin fa-lā maradda li-mā ya'tī bihi l-qadarū.* »

56. Le vers 4 figure aussi dans les deux notices que nous examinons : « *Wa-in takun ḥaybatun fī d-dahri wāḥidatun fa-kam ǧazawta wa-min ašyā'ika ẓ-ẓafarū.* » (« *Si, pour une fois, le destin t'a déçu, [pense à] tous les combats que tu as menés et remportés !* »).

57. V. 21 à 24.

58. V. 21 : « *Mā ḍ-ḍanbu illā ʿalā qawmin ḍawī daǧalin wafā lahum ʿahduka l-maʿhūdu iḏ ǧadarū.* ».

59. V. 22 à 24 : «*Qawmun naṣīḥatuhum ǧiššun wa-ḥubbuhum buġḍun, wa-nafʿuhum, - in ṣarrafū -, ḍararū*
Yumayyazu l-buġdu fī l-alfāẓi in naṭaqū wa-yuʿrafu l-ḥiqdu fī l-alḥāẓi in naẓarū
In yaḥriqi l-qalba nafaṭun min maqālihim fa-innamā ḍāka min nāri l-qilā šararū. »

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Jouant toujours sur le registre du *faḫr*, il insiste sur sa patience et sa constance (*ṣabr*) [60]. Habilement, il évoque également le prestige de son lignage [61].

Néanmoins, nous sommes frappés par les termes évoquant le rapport du prince avec son père ; celui-ci est en effet présenté comme un rapport maître-esclave. À quatre reprises, al-Muʿtamid emploie des termes sans ambiguïté à ce sujet [62], tandis qu'il qualifie son père de « seigneur » [63]. Le prince ne fait pas appel dans ce texte à la tendresse, à l'affection d'un père, mais à la clémence d'un seigneur impitoyable, qui n'est pas sans rappeler la clémence d'un dieu tout-puissant à l'égard de ses créatures. Le poème témoigne donc de la tension, de la violence même, qui prévalaient entre le prince et son père. Il est, nous semble-t-il, assez rare que le lignage patrilinéaire soit à ce point central dans l'identité même d'un souverain [64]. Peut-être est-ce une caractéristique des princes des Taïfas andalous, parvenus au pouvoir grâce à la *fitna* et dépourvus pour la plupart d'une légitimité ancienne. L'affirmation de l'ancrage au sein d'une lignée, si réduite soit-elle, vise à faire oublier la brièveté de leur histoire.

Enfin débarrassé de l'encombrante et dangereuse figure paternelle, al-Muʿtamid put constituer sa cour à sa guise et s'entourer des proches de son choix. Cette constellation dépasse le cadre des relations de parenté au sens strict ; il serait ainsi difficile d'en exclure Ibn ʿAmmār [65], l'amant, ami et compagnon de toute une vie, rival invétéré d'Iʿtimād, la seule épouse légitime du souverain sévillan.

Le compagnon, Ibn ʿAmmār

Al-Muʿtamid avait été nommé, à 12 ou 13 ans, gouverneur de Silves ; c'est là, d'après certains auteurs, qu'il rencontra Ibn ʿAmmār (422-477/1031-1086), celui que le prince ziride de Grenade, ʿAbd Allāh, appela dans ses Mémoires son âme damnée. Né en 1031 près de Silves, ville de l'actuel Portugal, dans une famille modeste et sans renom, Abū Bakr Muḥammad b. ʿAmmār al-Andalusī al-Mahrī étudia à Cordoue, où il acquit une excellente culture littéraire. Il se mit dès lors en quête d'un mécène auprès duquel il pourrait monnayer son talent poétique. Arrivé à Séville en 1053, il fit tout pour se faire apprécier d'al-Muʿtaḍid, dont il loua de manière particulièrement insistante et intéressée les immenses qualités, mettant à son service son talent de poète. Puis Ibn ʿAmmār ne tarda pas à se lier avec le prince Muḥammad et l'accompagna

60. Le poème renferme quatre occurrences de cette racine : deux au v. 2, deux au vers 9.
61. V. 9 : « *Fa-innaka min qawmin ūlā ǧaladin* »
62. V. 14 : « ʿabdaka » et « qinn », v. 20 : « ʿabduka », et v. 25 : « mamlūkin ».
63. V. 25 : « *mawlāya* ».
64. Il aurait été très intéressant d'approfondir l'analyse de la relation ayant prévalu entre al-Muʿtamid et son père, à travers l'étude d'autres fragments poétiques mettant en lumière la part du stéréotype poétique dans ces textes. L'espace qui nous est ici imparti ne permet malheureusement pas ce développement, que nous tenterons de mener à bien ultérieurement.
65. La spécificité de la relation du roi à Ibn ʿAmmār tient au fait qu'il s'agit d'une relation entre adultes, et que nous ne sommes donc pas ici dans le cas de figure le plus courant, celui des relations entre adultes et éphèbes qui étaient devenue, en al-Andalus, quasiment la norme.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

à Silves lorsque celui-ci y fut nommé gouverneur. Très vite, il prit de l'ascendant sur le jeune prince. Des rumeurs commencèrent à courir sur les deux jeunes gens, si bien qu'al-Muʿtaḍid, jugeant l'influence d'Ibn ʿAmmār pernicieuse, rappela son fils à Séville et expulsa son ami du pays. Malgré tous ses efforts, celui-ci ne put revenir dans la capitale ʿabbādide qu'après la mort d'al-Muʿtaḍid, en 1069, et l'accession au pouvoir de son ancien compagnon, devenu al-Muʿtamid. Ibn Ḫāqān a décrit les relations entre Ibn ʿAmmār et al-Muʿtamid comme semblables à celles qui unissaient, chez les Abbassides, le calife Harūn al-Rašīd et Ǧaʿfar le Barmékide. Cependant les deux hommes, pour partager les mêmes plaisirs, ne se trouvaient pas pour autant sur un pied d'égalité. Ibn ʿAmmār, très ambitieux, visait avant tout le pouvoir et subissait de mauvaise grâce les humiliations que lui infligeait le souverain. En outre, il dut céder la première place, dans le cœur du roi, à son épouse Rumaykiyya (Iʿtimād), puis attendre la mort d'Ibn Zaydūn, qui l'exécrait, pour accéder à son tour au vizirat. C'est en cette qualité qu'il dirigea la politique étrangère du royaume. Mais dès 1078, l'amitié unissant les deux hommes se détériora irrémédiablement. En effet Ibn ʿAmmār, s'étant emparé de Murcie pour le compte de son souverain, se proclama gouverneur indépendant de la ville. Chassé, il se réfugia, après bien des péripéties, à Tolède, auprès d'al-Muʾtamin b. Hūd. Capturé à Ségura, lors d'une expédition guerrière, il implora, depuis sa prison, le secours d'al-Muʿtamid, en composant des odes fort émouvantes. Mais les faits qu'on lui reprochait étaient particulièrement graves. Ibn ʿAmmār n'avait pas hésité, grisé par son succès de Murcie, à adresser au roi de Valence un poème dans lequel il revendiquait une généalogie royale. Ayant eu vent de ce texte, al-Muʿtamid avait répliqué par une satire cinglante, dans laquelle il se gaussait des origines modestes et obscures de Ibn ʿAmmār. Ce dernier, touché à vif, répondit par un pamphlet où il s'attaquait directement à la reine Iʿtimād. Il semble que cette composition ait joué un rôle non négligeable dans la tragédie qui scella son destin. Les sources sont prudentes sur ce dernier point, indiquant que ces diatribes lui furent peut-être faussement attribuées par ses ennemis. Ibn ʿAmmār ne fut donc pas sauvé par ses vers déchirants, lesquels ne parvinrent pas à attendrir le roi. Al-Muʿtamid décida de se venger du traître. Il racheta le prisonnier et le fit ramener à Séville chargé de fers et juché sur un âne. Là, Ibn ʿAmmār subit les pires humiliations, avant d'être assassiné dans sa cellule de la main même de son ancien protecteur et amant, en 479/1086.

L'épouse

Sur le plan familial, père et fils se distinguent aussi tous deux par l'attention portée à leur unique épouse légitime [66] : celle d'al-Muʿtaḍid, de condition libre [67], est identifiée comme la fille de Muǧāhid al-ʿĀmirī, et sœur de ʿAlī b. al-Muǧāhid, prince de Dénia [68]. La vigueur sexuelle de ce roi lui assura une nombreuse descendance, estimée par l'anthologue à 20 garçons et 20 filles.

66. *Ibid.*, p. 29 : Ibn Bassām insiste cependant également sur la passion éprouvée par al-Muʿtaḍid pour les femmes (« *ḍā kalaf bi-l-nisā'* »), lui prêtant 70 concubines.
67. *Ibid.* : « *ilā ḥurratihi al-ḥaẓiyya ladayhi al-faḍḍa min ḥalā'ilihi…* ».
68. *Ibid.*

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Al-Muʿtamid, quant à lui, est associé à son épouse légitime, Rumaykiyya/Iʿtimād, qui semble avoir conservé toute son affection jusqu'à sa mort survenue en exil quelques années avant celle de son époux. On prétendit d'ailleurs que ce fut pour harmoniser son surnom à son nom que le roi choisit, parmi tous les *laqab*-s honorifiques, celui de Muʿtamid [69]. Les anecdotes sont multiples sur cette femme, ancienne esclave que le souverain sévillan avait rencontrée à Silves (ou à Séville), et dont il était tombé éperdument amoureux en raison de sa beauté, de son esprit et de ses talents poétiques. Le récit même de leur rencontre est tout à fait romanesque : alors que le futur al-Muʿtamid improvisait de la poésie en compagnie d'Ibn ʿAmmār près du fleuve, ce dernier ne sut terminer le vers commencé par le prince. Comme il restait silencieux, une très belle jeune fille, qui lavait du linge à proximité, sortit d'un buisson et compléta le poème. Le prince en tomba immédiatement amoureux et malgré l'opposition de son père et la jalousie d'Ibn ʿAmmār, l'affranchit et l'épousa. Ibn Bassām rapporte l'un de ses caprices : elle aurait exigé à Séville, au temps de la splendeur de son époux, d'aller marcher dans la boue. Le prince aurait alors donné l'ordre d'y répandre de l'ambre et de l'eau de rose afin que ce sol fût digne d'être foulé par les pieds de celle que tous appelaient la Grande Princesse [70]. Malgré l'important harem d'al-Muʿtamid et son goût pour « les jeunes filles au teint clair et aux seins pleins et ronds [71] », Iʿtimād resta toute sa vie sa seule véritable reine. Son esprit et son talent poétique contribuèrent à créer une grande complicité au sein de leur couple et ils restèrent unis jusqu'à la mort.

La descendance

Plusieurs des enfants du souverain sont cités par les sources, notamment parce qu'ils furent associés au tragique destin de leur père : ils subirent pour certains la mort lors des combats qui les opposèrent aux Berbères almoravides en 1090-1091 ; d'autres le suivirent en exil à Aġmāt. Dans la *Ḥulla*, Ibn al-Abbār donne des informations assez précises sur la progéniture du roi, en énumérant les noms de neuf fils d'al-Muʿtamid [72] ; outre le prince ʿAbbād Ibn Muḥammad, gouverneur de Cordoue, qui mourut en 467/1075 lors de la prise temporaire de la ville par al-Maʾmūn de Tolède, sont cités :

ʿUbayd Allāh b. Muḥammad *al-Rašīd*, Abū al-Ḥusayn, l'aîné selon Ibn al-Labbāna, qui partit avec son père en exil [73] et eut, selon Ibn al-Abbār, 47 enfants [74].

ʿAbdallāh *al-Muʿtadd* b. Muḥammad, Abū Bakr, le cadet.

Al-Fatḥ b. Muḥammad *al-Maʾmūn*, Abū Naṣr, le 3e, tué également à Cordoue.

69. Voir par exemple Ibn al-Abbār, *al-Ḥulla al-Siyarā* II, p. 62.
70. Ibn Bassām, *al-Ḏaḫīra* II/1, p. 73.
71. Voir les traductions de Brigitte Foulon dans *Al-Andalus. Anthologie*, p. 232.
72. Ibn al-Abbār, *al-Ḥulla al-Siyarā* II, p. 62.
73. *Ibid.*, p. 68-70.
74. *Ibid.*, p. 68.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Yazīd al-Rāḍī Abū Ḫālid, 4e, tué par les Almoravides à Ronda[75]. Il est le ʿAbbādide ayant eu la progéniture la moins prolifique, puisqu'il n'eut que 7 enfants, et fut considéré comme le meilleur poète après son père.

ʿAbbād b. Muḥammad *Sirāǧ al-Dawla*, Abū ʿAmr, tué par Ibn ʿUkāša à Cordoue.

Al-Rabīʿ b. Muḥammad *Tāǧ al-Dawla*, Abū Sulaymān.

Al-Maʿallā b. Muḥammad *Zayn al-Dawla*, Abū Hāšim, tous fils d'Iʿtimād.

Ibn al-Abbār ajoute à cette liste les noms de deux autres fils, ayant vécu dans l'anonymat de leurs talents de copistes :

Yaḥya b. Muḥammad *Šaraf al-Dawla*, Abū Bakr[76].

Ḥakam b. Muḥammad *Ḏuḫr al-Dawla*, Abū al-Makārim[77].

Il est également fait mention des filles du souverain, qui suivirent leurs parents à Aġmāt, près de Marrakech, après que les Almoravides les eurent déposés. C'est alors que le souverain ʿabbādide composa ses plus beaux poèmes, une quarantaine de pièces qui firent sa renommée. Il oppose la magnificence qu'il a connue en al-Andalus à la déchéance de son exil, qu'illustre l'état de dénuement absolu dans lequel doit désormais survivre sa famille, et en particulier ses filles :

Jadis, les fêtes te réjouissaient ; mais comment pourrais-tu jouir d'une fête qui, à Aġmāt, te trouve captif ?

Tu vois tes filles vêtues de guenilles et affamées, contraintes de filer contre salaire, car elles ne possèdent plus rien[78].

Elles sont venues te saluer, les yeux baissés, tristes et brisées.

Foulant la boue des rues de leurs pieds nus, comme si jamais elles n'avaient marché sur un sol recouvert de musc et de camphre[79].

Citons également ce vers très émouvant où il évoque la liberté des oiseaux :

Que Dieu garde les gangas[80] *et leurs petits ! Car les miens sont privés d'eau et d'ombrage*[81] !

75. *Ibid.*, p. 70-75.
76. *Ibid.*, p. 76-77.
77. *Ibid.*, p. 77-78.
78. Comble d'humiliation, c'est la fille de son ancien huissier, ʿArīf, qui donne de la laine à filer à ses filles.
79. Ibn Bassām, *al-Ḏaḫīra* II/1, p. 73 (trad. B. Foulon) :

« *Fī mā maḍā kunta bi-l-aʿyādi masrūran* — *fa-sā'aka l-ʿīdu fī Aġmāta ma'sūrā*
Tarā banātika fī-l-aṭmāri ǧā'iʿatan — *yaġzilna li-n-nāsi mā yamlikna qiṭmīrā*
Barazna naḥwaka li-t-taslīmi ḫāšiʿatan — *abṣāruhunna ḫasīrātin makāsīrā*
Yaṭa'na fī ṭ-ṭīni wa-l-aqdāmu ḥāfiyatun — *ka'annahā lam taṭa' miskan wa-kāfūrā.* ».

80. Oiseau de la péninsule Arabique, très présent dans la poésie, car réputé pour pouvoir parcourir de grandes distances à la recherche d'un point d'eau et pour son sens de l'orientation très développé.
81. Ibn Bassām, *al-Ḏaḫīra* II/1, p. 72 (trad. B. Foulon) : « *A-lā ʿaṣama llāhu l-qaṭā fī firāḫihā fa-inna firāḫī ḫānahā l-mā'u wa-ẓ-ẓillū.* »

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Ce bref aperçu de la nébuleuse familiale gravitant autour d'al-Muʿtamid donnera, nous l'espérons, une idée de la façon dont l'image de ce souverain, complexe et riche, fut progressivement élaborée. C'est tout l'intérêt des figures archétypales que d'incarner l'universel et le singulier. Il est tout à la fois la somme de clichés caractérisant les princes arabes (bravoure, talent de poète, noblesse, etc.) et l'expression d'une figure singulière, que les relations avec ses très proches contribuent à rendre originale. Les mentions des liens complexes et ambigus tissés entre al-Muʿtamid et son père vont bien au-delà de ce qu'exige l'établissement d'une généalogie princière. Elles contribuent à nourrir la figure du souverain, bien plus que ne le fait l'habituelle déclinaison des mérites nécessaires à l'exercice du pouvoir. Tout aussi originale est la place accordée à Ibn ʿAmmār, tant la littérature offre peu d'exemples de rois capables de ménager une place à un vizir, ami et amant reconnu ; il est rare qu'elle se fasse l'écho de relations amoureuses entre deux hommes de même âge, relations très éloignées de ce que l'on tolérait alors, l'attrait pour les éphèbes. Et que dire de la figure d'Iʿtimād, ancienne esclave certes, mais également seule épouse légitime du prince et véritable reine de Séville. Dans ce cas également, le portrait étonne car il est tout à fait exceptionnel que la femme légitime, mère des enfants du souverain, sorte de l'ombre protectrice et indifférente à laquelle la cantonnent généralement les sources médiévales. Si les esclaves de prix méritent, comme tout objet de luxe, intérêt et publicité, les épouses, lorsqu'elles ne sont ni régente ni détentrice d'un pouvoir indûment exercé, n'ont aucune existence publique. Comment expliquer le traitement si particulier réservé à la parentèle ou à l'entourage proche d'al-Muʿtamid, ainsi qu'aux relations qu'ils ont nouées ? Plusieurs réponses peuvent être avancées. La première tient à l'exceptionnel destin de ce véritable héros tragique, passant des sommets à une déchéance qui accroît encore sa noblesse. Ce destin singulier exigeait qu'on donne un peu plus de chair au personnage et l'exposé de son intimité familiale y contribue grandement. La deuxième est d'ordre poétique : tous les protagonistes sont liés par une pratique commune de cet art, qui fonde leurs liens et qui les met, même de façon fugace, sur un pied d'égalité poétique qui rend possible leur portrait. Enfin, le roi-poète de Séville est devenu, pour les contemporains comme pour les chroniqueurs postérieurs, l'incarnation du prince andalou et de l'identité arabe de la Péninsule initiée par les Omeyyades et désormais perçue comme menacée, à la veille de la conquête d'al-Andalus par les Berbères almoravides. C'est du moins ce qu'en retint le grand orientaliste néerlandais Reinhard Dozy, père des études andalouses au milieu du XIX^e^ siècle, lorsqu'il écrivit dans son *Histoire des musulmans d'Espagne* : « Al-Muʿtamid eut la chance d'être le dernier prince représentant brillamment une nationalité et une culture intellectuelle qui succombèrent, ou peu s'en faut, sous la domination des envahisseurs. Une sorte de prédilection s'attacha à lui, comme au plus jeune, au dernier-né de cette nombreuse famille de princes poètes qui avaient régné sur l'Andalousie. On le regrettait plus que tout autre, presque à l'exclusion de tout autre, de même que la dernière rose de la saison, les derniers beaux jours de l'automne, les derniers rayons du soleil qui se couche, inspirent les regrets les plus vifs. [82] »

82. Dozy, *Histoire des musulmans d'Espagne* ; extraits reproduits dans Dozy, *Le dernier émir de Séville*, p. 171.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Bibliographie

Outils de travail

Encyclopaedia of Islam, Second Edition, Brill Online, 2013
Basset, R., « Kaʿb b. Zuhayr », IV, p. 330.
Shahid, Irfan, «Ghassān», II, p. 1044-1045.
Id., « Lakhmids », V, p. 636-638.
Id., « al-Nuʿman (III) b. al-Mundhir », VIII, p. 121-122.

Sources

Abū Muḥammad ʿAbd al-Wāḥid Al-Marrūkušī, *Kitāb al-Muʿğib fī talḫīṣ aḫbār al-Maġrib*, texte arabe édité par R. Dozy, *The History of the Almohades by Abdo'l-Wahid al-Marrekoshî*, Leyde, 1847 ; trad. espagnole par A. Huici Miranda dans *Colección de crónicas àrabes de la Reconquista* IV, Tétouan, 1955.
Ibn al-Abbār, *al-Ḥulla al-Siyarā* II, édition critique de H. Monés, Dār al-maʿārif, Le Caire, 1985 (2e édition).
Ibn Bassām, *al-Ḏaḫīra fī maḥāsin ahl al-Ğazīra* II/1, éd. I .ʿAbbās, Dār al-Ṭaqāfa, Beyrouth, 1997.
Ibn Ḫāqān, *Qalā'id al-ʿiqyān fī maḥāsin al-aʿyān*, éd. M. al-ʿAnnābī, al-Maktaba al-ʿatīqa, Tunis, 1966.
Ibn ʿIḏārī, *al-Bayān al-muġrib fī aḫbār al-Maġrib*, éd. I. ʿAbbās, Dār al-ṭaqāfa, Beyrouth, 1980.
Al-Muʿtamid, *Dīwān*, éd. T. Ḥusayn, Dār al-kutub wa-l-waṯā'iq al-qawmiyya, Le Caire, 2008.

Études

Benabdesselem, Afif, *La vie littéraire dans l'Espagne musulmane sous les mulūk al-ṭawā'if*, Ifead, Damas, 2001.
Clément, François, *Pouvoir et légitimité en Espagne musulmane à l'époque des Taïfas (ve/xie siècle). L'Imam fictif*, L'Harmattan, Paris, 1997.
Dozy, Reinhard Pieter Anne, *Histoire des musulmans d'Espagne, jusqu'à la conquête de l'Andalousie par les Almoravides (711-1110)*, 4 vol., Leyde, 1861; nouvelle édition revue et mise à jour par E. Lévi-Provençal, Leyde, 3 vol., 1932.
—, *Le dernier émir de Séville*, Édition Milelli, Villepreux, 2009.
Foulon, Brigitte et Texier du Messil, Emmanuelle, *Al-Andalus. Anthologie*, Garnier Flammarion, Paris, 2009.
Lévi-Provençal, Évariste, *La Péninsule ibérique au Moyen Âge d'après le Kitāb al-Rawḍ al-miʿṭār fī-ḫabar al-aqṭār d'Ibn ʿAbd al-Munʿim al-Ḥimyarī*, Leyde, 1938.
Lirola Delgado, Pilar, *Al-Muʿtamid y los Abadíes. El esplendor del reino de Sevilla (s. xi)*, Séville, 2011.
Martinez-Gros, Gabriel, *Identité andalouse*, Sindbad/ Acte Sud, Paris, 1997.
Pinckney Stetkevych, Susanne, « Pre-Islamic Panegyric and the Poetics of Redemption», in Suzanne Pinckney Stetkevych (éd.), *Reorientations/ Arabic and Persian Poetry*, Indiana University Press, 1994.
Viguera Molins, María Jesús, *Los reinos de taifas y las invasiones magrebíes (al-Andalus del XI al XIII)*, Mapfre, Madrid, 1992.
Wasserstein, David, *The Rise and Fall of the Party Kings. Politics and Society in Islamic Spain, 1002-1086*, Princeton University Press, Princeton, 1985.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net